

erreurs d'aiguillage en sont à l'origine. Ce déficit exactement analysé, il faut restructurer les circuits défaillants, normaliser au mieux et au plus vite pour faire sortir la personne d'un terrible isolement. C'est, en général, réalisable en un ou deux ans, à raison d'une demi-heure par semaine (1). Mais, au bout de la deuxième ou troisième visite, les résultats sont quelquefois déjà notables et donc très encourageants pour les patients qui, auparavant,

« En travaillant, je découvre. En rééduquant, je progresse. »

avaient la sensation de ne pas être compris. Rapidement, leur attitude change. Arrivés honteux, le regard fuyant, craintifs, ils reprennent confiance et sourient. »

Gisèle Gelbert a appris à vaincre les troubles de type aphasique sur le terrain, confrontée à des cas déconcertants. Le premier était Simon, un garçon de 11 ans, envoyé en 1984 auprès de l'aphasiologue par Caroline Eliaheff, pédopsychiatre et psychanalyste, constatant que l'enfant ne présentait aucun trouble de la personnalité, mais restait « non lecteur ». Jusque-là, Gisèle Gelbert s'était consacrée aux personnes âgées ayant perdu la parole à la suite d'accidents vasculaires, par exemple. « J'ai adapté mes théories à Simon qui, lui, n'avait jamais acquis complètement le langage ni possédé la lecture. En six mois, il lisait. » Dès lors, Gisèle Gelbert modifie ses activités pour ne plus s'occuper que de ces gosses en perdition. A la fois chercheuse, théoricienne et praticienne – cumul rarissime –, elle confronte sans cesse ses postulats aux résultats obtenus. « En travaillant, je découvre. En rééduquant, je progresse », affirme-t-elle. Peu de matériel pour atteindre ce but : un crayon, du papier, un livre, un magnétophone. Et une précision d'horloger, une immense patience. Des orthophonistes, des psychiatres, des psychologues suivent les cours qu'elle donne, depuis sept ans, d'abord à l'hôpital Sainte-Anne et maintenant à Necker. D'autres assistent aux séances de réédu-

cation dans son cabinet parisien (2). Il faut voir Gisèle Gelbert face à un enfant pour mesurer son acharnement à le délivrer de sa « prison ». Regard clair, voix et gestes fermes, elle est toute obstination. Des papillons, des fleurs décorent les murs de la pièce ; les exercices écrits ou oraux : « ping-pong », « tennis » ou « patinage » évoquent un monde ludique, quand ils ne portent pas, humoristiquement déformé, le nom du gamin dont le problème a suggéré leur élaboration. Pourtant, en ces lieux, la décontraction n'est qu'apparente. « Le travail intensif, fatigant, est bien accepté, car tous comprennent que

je veux les aider, les soutenir, ayant mis le doigt sur leurs difficultés. » L'entraînement, mécanique, répétitif, pour apprendre à syllaber, à reproduire les sons, les mots, les phrases justes, semble simple. En comprendre les subtilités est une autre histoire. Même si Gisèle Gelbert vous explique que, à la base, il s'agit « simplement » de faire accéder les malades du langage au « statut de la double voyelle, pleine ou vide... » Un mystère pour ceux qui restent fermés à l'alphabétisation, alors que les autres y ont accès sans même s'en rendre compte. « Quand j'ai évalué l'efficacité de ma méthode, j'ai pensé qu'elle pourrait être utilisée pour apprendre à lire et à écrire à tous les enfants, raconte Gisèle Gelbert. Je l'ai testée sur une petite fille de 5 ans. Echec. Elle était très angoissée quand je lui proposais les exercices qui mettent à nu les mécanismes profonds du langage. » Pour réparer les passerelles entre les diverses fonctions linguistiques,

mieux vaut, bien sûr, traiter de bonne heure. Mais la spécialiste assure que les adultes peuvent sortir aussi de l'illettrisme (3). « Toutefois, lorsqu'on intervient tard, on a parfois affaire à des individus ayant organisé leur personnalité en fonction de leur handicap. Difficile alors, pour eux, de renoncer aux conduites qui les ont protégés et aux gratifications qu'ils ont pu en obtenir : un statut privilégié, l'aide de leurs parents... », constate Gisèle Gelbert.

Une fois guéris, en tout cas, ils peuvent reprendre un cursus normal. Il restera sans doute une fragilité, mais la récurrence est impossible. » Ainsi, l'aphasiologue se souvient de Jean qui, à 7 ans, parlait comme un bébé et redoublait le cours préparatoire. Rejeté par ses camarades, il faisait culpabiliser ses parents, divorcés, s'enfermant de plus en plus dans le silence. Auprès de Gisèle Gelbert il a appris le passage de la représentation mentale à sa transformation orale et écrite. Deux ans plus tard, il obtenait, au CE 2, le prix du meilleur lecteur. Il a 18 ans maintenant, il dévore Maupassant et continue de donner de ses nouvelles à celle qui l'a sauvé de la nuit.

Patricia Gandin

(1) Séances remboursées par la Sécurité sociale.

(2) Pour diffuser sa méthode, Gisèle Gelbert a fondé l'Aprétta (Association pour la recherche et l'enseignement des troubles de type aphasique). Tél. : 01 69 34 84 80.

(3) Les 1 000 conscrits « analphabètes » recensés par l'armée dans une classe de 420 000 conscrits (enquête de 1986) sont vraisemblablement porteurs de troubles de type aphasique. En extrapolant, pour une tranche d'âge entre 20 et 60 ans, cela représente 80 000 individus. Auprès des enfants, aucune enquête n'a été effectuée.

Des troubles ignorés des enseignants

On ne sait pas comment sont nées, dans la nuit des temps, les premières paroles. Mais nous sommes faits pour parler, à moins de troubles graves de la personnalité, de débilité profonde. Les prémices de l'écriture ont laissé des traces. Pas l'oral. Il n'empêche : la capacité à faire du sens avec des sons qui se différencient est en chacun des petits d'hommes, car la parole leur est transmise par les parents. L'enfant qui grandit au milieu des loups, en revanche, en est privé. Mais il arrive aussi que les sons et le sens venus de l'extérieur soient mal transformés par la « machine » chargée de se les réapproprier. Ce potentiel peut être malade. Une anomalie impossible à déceler tant que l'apprentissage de l'écrit n'est pas entrepris, c'est-à-dire aux environs de 5 ans, durant le cours préparatoire. Aussi, Gisèle Gelbert regrette-t-elle que les troubles de type aphasique soient encore ignorés de la plupart des enseignants.